J. Miron d'Aussy

Que d'eau ! Que d'huile !

Revue fantaisiste de la Palette

Représentée pour la première fois aux Amis des Arts
le 31 janvier 1904

COUPLETS

chantés par Mme ERNALDY, première dugazon du Grand-Théâtre
et M. J. MIRON D'AUSSY

Prix : 50 Centimes

J. Miron d'Aussy

Que d'eau ! Que d'huile !

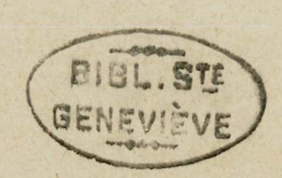
Revue fantaisiste de la Palette

Représentée pour la première fois aux Amis des Arts
le 31 janvier 1904

COUPLETS

chantés par Mme ERNALDY, première dugazon du Grand-Théâtre
et M. J. MIRON D'AUSSY

Prix : 50 Centimes



Très reconnaissant hommage de l'Auteur

A

Mme Ernaldy

sa charmante interprète

Couplets chantés dans la Revue

Que d'eau ! Que d'huile !

Couplets des Muses

(Air : *Chanson politique de la Fille Angot*)

(*Mme Ernaldy.*)

I

Un jour Jupin, d'humeur badine,
Et saisi d'amour pour les Arts ,
A la divine Mnémosyne,
D'un beau projet vint faire part.
Comme elle n'était pas obtuse
Elle saisit... ses arguments,
Il en résulta les neuf Muses
Qui fur'nt les *Chaumié* de ce temps.

A chaque art on donne
Sa sainte patronne.
Oui, mais la peinture, la pauvre peinture, } *bis.*
Jupin dans ce tendre moment
Las ! l'oublia complètement.

II

Calliope eut don d'éloquence,
Et l'Histoire fut pour *Clio*,
A *Terpsichore* échut la danse,
Le vers léger à *Erato ;*
Melpomène eut la tragédie,
Uranie, le ciel étoilé.
A *Thalie* fut la comédie
Pour *Euterpe*, le rythme ailé.

Sur l'ode jolie
Régna *Polymnie.*
Oui, mais la peinture, la pauvre peinture,
Jupin dans ce tendre moment
Las ! l'oublia complètement.
} *bis.*

Les Toiles de Cholet

(Air : *Le mouchoir rouge de Cholet.* Botrel)

(Mme Ernaldy.)

I

Quand Printemps convie à la fête
Des fleurs aux brillants corselets,
Le Syndicat de la Palette,
S'obstinant à lui tenir tête,
Couvre aussitôt le grand Palais
D'un tas de toiles de Cholet.

II

C'est pas de la toile ordinaire,
Car avec de petits balais
On a mis d'ssus pour nous distraire
Des tas de petites affaires :
C'est parfois beau, souvent très laid,
C'est toujours d' la toil' de Cholet.

III

Y en a tell'ment sur les murailles
Qu'on n'distingu' plus rien dans l' palais
Et que, quand y faut qu'on s'en aille,
On se dit seul'ment : C'est canaille
De gaspiller comme on le fait
La bonne toile de Cholet.

(M. Miron d'Aussy.)

IV

Mais nous aurions tort de nous plaindre ;
Comme Angevin je me complais
A proclamer, et ce sans feindre,
Qu'on devrait encor bien plus peindre;
Car ça fait marcher sans arrêt
L'industri' des toil's de Cholet.

Ah! Les Peintres!

(Air : *Ah! Les Poires!*)

(M. Miron d'Aussy.)

Les artistes des Salons
Se classent, ça n'est pas long,
En groupes bien définis
Dont les noms suivent ici.
Écoutez-moi seulement,
C'est un simple jeu d'enfant,
Rien qu'à m'entendre une fois
Vous saurez ça comme moi :

Réalistes,
Symbolistes
Les uni —
Et multi —
Coloristes,
Pointillistes
— Des malins ! —
École Im-
pressionniste.
— Quels artistes ! —
Du grand art
Comm' Besnard,

Mais y en a
Pas des tas !
Chocolat
Comm' Bonnat.
Des batailles
Comme Detaille,
Médaillés
Comm' Ferrier,
Des suppôts
De Bougu'reau,
Dit William
Par les dam's,

Des enfants
De Duran
Qu'est en plus
Carolus,
Des grisailles,
Des brumailles,
D'autr's qui peignent
Des enseignes,
D'autr's qui brossent
Des Roch'grosse
Ou qui font
Des mitrons
En chromo
Comme Cho-
carn' Moreau.
— Dieu! qu'c'est beau! -
D'autr's, enfin,
Des satins
Et des v'lours
Rich's et lourds
Comme en fait
M'sieur Roybet,
Hennériens
Peintr's mondains
Comme La
Gandara,
Sous Chaplins
Prop's à rien,
J'm'enfoutistes
Et fumistes,
Des tas d'noms
Courts ou longs
Qui souvent
N'sont que du vent;
Et ça s'mange,
Ça s'arrange,
Se traitant
D'sans talent,
De vidés,
De ratés,
D'avortons,
Eh! va donc!
Ça n'est pas
Ton papa.
A pas peur!
Et ta sœur!

Ah! Les peintres!
Les bons peintres!
Y a autant d'écol's sûr'ment
Que d'vagu's dans l'Océan.

La Ballade des Croûtes du temps présent

IMITÉE DE VILLON

(M. Miron d'Aussy.)

Dites-moi où, n'en quel païs
Païs de glace ou bien de flamme,
S'en vont — les deux salons finis —
Les tableaux que nul ne réclame ?
Portraits de ministre ou de femme,
Croûtes comme il y en a tant,
Palette grise ou chaude gamme,
Mais où sont les neiges d'antan ?

Où vont les océans bleuis,
Bateaux à voile ou bien à rame,
Bateaux géants souvent servis
Par des fumistes qu'on acclame ?
Où vont les portraits dont la trame
S'enduit de chocolat Pihan ?
Les sous-Bonnat, froids comme lame ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Où vont les officiels fouillis ?
Fastes où notre gloire clame ;
Et les chromos frais et jolis
Devant quoi ce bourgeois se pâme ?
Où vont les grands tableaux-réclame
Dédaignés par le commerçant ?
Et tous ces marbres qu'on entame ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

ENVOI

Villon ! Je plains tes gentes dames,
Si tous les tableaux embêtants
S'en vont troubler leurs pauvres âmes
Au païs des neiges d'antan !

A la Gloire de l'Anjou !

(Air : *Mimi*, de Montoya)

(Mme Ernaldy, M. Miron d'Aussy.)

I

Petite patrie,
De beauté fleurie,
A jamais chérie
Par quiconque y est né !
Bel Anjou frivole !
Par tes coteaux vole,
Gracieuse et folle,
L'âme du Roi René !

La Loire lente
Miroite et chante,
Baisant la pente
Des coteaux prochains,
Qu'une vapeur grise
Estompe imprécise
Quand le ciel s'irise
Aux feux des matins.

II

C'est là que la joie
Librement s'éploie;
Aux verres l'on noie
La tristesse et le deuil ;
Car partout les vignes,
Qui courent en lignes
S'inclinent en signe
De cordial accueil,

Liqueur vermeille !
Fille des treilles !

Par toi s'éveille
Et vibre l'esprit.
Et toute cervelle
En Anjou recèle
La dive étincelle
De l'art qui guérit.

III

C'est du Sud de France
René de Provence
Portant la cadence
De ses beaux troubadours.
Les jolis poètes
Chantent leurs bluettes
Aux belles esthètes
Des nobles cours d'amour.

Ce fut l'aurore
Qui fit éclore
Toute la flore
Des maîtres puissants
Longue théorie,
Rivière fleurie
Et jamais tarie
Par l'œuvre des ans.

IV

Car, voyez, notre ère
Est aussi prospère;
Celui qui l'éclaire
Est le même soleil.
Que des gloires mortes
Dorment les cohortes,
Des jeunesses fortes
Sont toujours en éveil.

Et la musique,
Onde magique,
Dit son cantique
Dans nos grands concerts,
Charmeuse bénie
Qui fait moins unie
La monotonie
Des heures d'hiver.

V

La littérature
Est dans sa culture
Un don que nature
Fit à notre pays.
Et l'Académie
S'est ouverte amie
Devant le génie
De plus d'un de ses fils.

Voix éloquente,
Tout ici chante
Le dieu qui hante
Ce séjour d'art pur ;
Sculpture et palette
Proclament complète
Leur gloire, du faîte
Au bas de ces murs.

VI

Ces naissantes gloires
Justement notoires
Aux rives de Loire,
A quoi bon les vanter ?
C'est besogne vaine,
Vous pourriez sans peine
D'une seule haleine
Comme moi les chanter.

C'est, sans méprise,
Chanson remise :
Toute maîtrise
Triomphe du temps,
D'autres à ma suite
Nommant cette élite
Diront son mérite
Dans quelque cent ans !

L'Empereur du Sahara

(Air : l'*Étoile d'amour*, de Delmet)

(Mme Ernaldy.)

I

Le bon Jacque' ayant fait un beau voyage en rêve,
A cru qu'il existait au pays sablonneux
Un si riche climat, que sur l'aride grève
Poussait la floraison des pays fabuleux.

Il part avec éclat,
Il part avec ivresse;
Et laissant en détresse,
Son sucre, et cætera,
Sans le moindre regret, il gagne à pleines voiles
Le lointain Sahara.

II

Arrivant à bon port sur la côte qu'il aime,
Et voulant aussitôt nous montrer son attrait,
Il prend cinq matelots, et d'un geste les sème
Pour voir dans ce terrain si cela pousserait.

Son chagrin fut amer,
Amère sa tristesse ;
Le vent chaud qui caresse
Les sables du désert
Fit lever seulement un *tolle* formidable
Au delà de la mer.

III

Vous tous qui m'écoutez, comprenez ses alarmes,
Car on lui fait subir un supplice inédit ;
Son pays le combat avec ses propres armes
En cassant sur son dos tout le sucre qu'il fit.

Pleine de gens moqueurs,
Notre terre maligne
N'était vraiment pas digne
D'abriter son grand cœur.
Tu devais gouverner la lune et les étoiles,
O sublime Empereur !

La Tiare

(Air du *Bal à l'Hôtel de Ville*)

(M. Miron d'Aussy.)

I

Sans doute il est déjà bien *tiard*
Pour parler encor d'elle.
Ce retentissant objet d'art
Hante chaque cervelle.
Que n'a-t-on pas dit
Su' c't'objet maudit !
A-t-y fait couler d'l'encre !
Tous nos chers savants
Si copains avant
Se sont traités de cancres.

II

Pour couper court aux quolibets
Je propose qu'on donne
La Tiare à notre cher Loubet
En guise de couronne,
Ça f'ra plus d'effet
Que son huit reflets
Vraiment par trop austère,
Quand y r'tournera
Rendre visite à
Nos amis d'Angleterre.

Discours d'Édouard à Émile

(Air : *Ce qu'une femme n'oublie pas*)

I

Tu viens de Paris, ô mon cher Émile :
Mon vieux cœur bondit rien qu'à ce nom-là.
Ah ! si tu savais c'que je m'fais d'la bile
En ce sal' pays où tout est si plat !
Où donc est le temps où, prince de Galles,
Comme un bon bourgeois je traînais mes pas
De la plac' Vendôme à la plac' Pigalle ?
Vois-tu, y a des chos's qu'Édouard n'oublie pas.

II

O les minois frais des gentes grisettes
Qui trottent menu par le boulevard,
C'que j'en ai suivi dès patron minette,
Et ça n'était pas pour l'amour de l'art.
Maint'nant je n'vois plus, en mon grand Palace,
Que des Dam's d'honneur, hélas ! sans appas.
En considérant ces morceaux de glace,
Je m'dis : y a des chos's qu'Édouard n'oublie pas.

III

Quand j'suis v'nu l'aut'jour te faire visite,
Et que j'pontifiais à travers Paris,
Des minois connus me faisaient invite;
Et comme jadis je m'sentais épris.
Mais va te fair'fiche ! Et le Protocole !
Les rois de nos jours ont bien du tracas.
C'est pas un métier ousque l'on rigole :
Vois-tu ; y a des chos's qu'Edouard n'oublie pas !

Ce que je voudrais.....

(Musique nouvelle de A. Hermann)

(Mme Ernaldy.)

I

Ce que je voudrais,
Mon Dieu ! ce serait
Par un soleil clair
Traverser la mer.
Ce que je voudrais,
Mon Dieu ! ce serait
Aller faire un tour
Au pays d'amour.

II

Ce que je voudrais,
Mon Dieu ! ce serait
Voir tous les humains
Les mains dans les mains.
Ce que je voudrais,
Mon Dieu ! ce serait
Voir forts, triomphants,
Le Juste et le Grand.

III

Ce que je voudrais,
Mon Dieu ! ce serait
  Voir la passion
Servir la raison ;
Ce que je voudrais,
Mon Dieu, ce serait
Voir la haine un jour
Aux pieds de l'Amour.

IV

Ce que je voudrais,
Mon Dieu ! ce serait
Partir en rêvant
Sur l'aile du vent ;
Ce que je voudrais,
Mon Dieu, ce serait
Fuir vers des climats
Qui n'existent pas !

Féminisme

(Air : *Les yeux*, de Teulet)

(Mme Ernaldy.)

I

Vous êtes sublimes, Messieurs !
Dans votre bel orgueil de mâle :
Ici-bas rien ne vous égale,
Vous êtes des héros, des dieux !
Depuis trop longtemps nous ne sommes
Que des jouets très élégants.
Nous voulons montrer aux tyrans } *bis.*
Qu'une femme vaut bien un homme. }

II

A bas les chiffons infamants!
A bas les jupes et les cottes!
Nous voulons porter des culottes
En signe d'affranchissement.
Nous voulons enfin qu'on nous nomme
Juges, avocats, députés!
Pour crier et se disputer, } *bis.*
Une femme vaut bien un homme. }

III

Tremblez! gens qui nous gouvernez;
Car dès demain sonnera l'heure
Où votre chère assiette au beurre
S'étalera sous votre nez.
Et je suis certaine qu'en somme
Tout ira comme auparavant :
Pour faire cascader l'argent } *bis.*
Une femme vaut mieux qu'un homme. }

(M. Miron d'Aussy.)

(Même air)

I

Seigneur! qu'allons-nous devenir
Après ce triomphe du sexe!
Mais tant pis si cela vous vexe
C'est loin, je crois, dans l'avenir.
Je ne suis pas méchant en somme
Et veux dans un but apaisant
Vous prouver en renchérissant } *bis.*
Qu'une femme vaut mieux qu'un homme. }

II

La femme, ange de nos maisons
Remplit une tâche divine;

Tour à tour sévère et câline,
Elle gouverne nos poupons.
La mère, à leur jeune âme comme
A leur corps dispense le pain,
Et forme l'homme de demain :
Une femme vaut mieux qu'un homme. } *bis.*

III

Croyez-moi, Mesdames, fuyez
Le dur labeur qui nous tracasse ;
Demeurez la bonté, la grâce
Et le sourire des foyers.
Non que je ne vous regarde comme
Un jouet, non, je m'en défends :
Mais pour allaiter des enfants
Une femme vaut mieux qu'un homme. } *bis.*

Le Cake-Walk

Air : *La Chanson du Cake-Walk* de Dranem

(M. Miron d'Aussy.)

I

Nous avons soupé des gavottes ;
Les pavanes ont fait leur temps.
A bas les musiques pâlottes,
Finis les jolis mouvements.
La valse elle-même nous chine ;
Ce qu'il nous faut à nous, enfants
Du siècle où les bruits de machine
Éclatent partout triomphants.

Cric-crac !
C'est le tumultueux cake-walk
Qu'on danse et rythme avec des couacs !

Tout craque !
On se dévisse, on se détraque !
C'est un' dans' de macaque !
L'cake-walk !

II

Les hommes ont l'air de grands singes,
Leur nez flaire leurs abatis;
Puis, vlan ! subito, leurs méninges
Joignent les queues de leurs habits.
Et allez donc, c'est pas ton père !
Des femmes flottent les dessous,
Leurs appas s'trémoussent par paires :
Tout le monde a l'air d'être saoul !

Cric-crac !
C'est le tumultueux cake-walk
Qu'on danse et rythme avec des couacs !
Tout craque !
On se dévisse, on se détraque !
C'est un' dans' de macaque !
L'cake-walk !

III

Depuis un an qu'on le transpire,
Il est l'idole du public;
De ce pas de nègre en délire
Se promènent tous les gens chics.
Changeons ce courant lamentable,
Français ! car nous deviendrions,
C'est sûr, des nègres véritables
Pour peu que nous continuions.

Cric-crac !
A danser l'horrible cake-walk
Qu'on accompagne avec des couacs !

Tout craque !
On se dévisse, on se détraque !
C'est un' dans' de macaque
L'cake-walk !

Au XVIIIe siècle

(Air : *M. et Mme Denis*, de Désaugiers)

(Mme Ernaldy.)

I

Dans un lointain apâli,
Je vois ce siècle joli
Où vivaient nos grands-parents.
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en,
Tout fanfreluchés d'atours
Que je regrette toujours.

II

Les quinconces, les bosquets
Parés de temples discrets,
Refuges des beaux amants,
Souvenez-vous-en ; souvenez-vous-en,
O ces parcs pleins de détours
Où l'on se perdait toujours !

III

L'architecture fleurit
Dans la nature qui rit
De ce clair déguisement
Souvenez-vous-en ; souvenez-vous-en,
Travestissant ses contours
Pour les ébats de l'amour.

IV

Les brouillards bleus aux taillis
Font naître rêves jolis,
Des amours partout volant,
Souvenez-vous-en ; souvenez-vous-en,
Dictent les tendres discours
D'amants beaux comme le jour.

V

Des bergères d'opéras,
Cheveux poudrés à frimas,
Gardent des moutons trop blancs,
Souvenez-vous-en ; souvenez-vous-en,
En des robes Pompadour
Du bon faiseur de la Cour.

VI

Watteau, Fragonard, Boucher,
Lancret, artistes légers
Du joli, tendre et charmant,
Souvenez-vous-en ; souvenez-vous-en,
Peintres des folles amours !
Chez nous vous vivrez toujours.

A la recherche d'un local

(Air connu de complainte)

(Mme Ernaldy, M. Miron d'Aussy.)

I

Oyez la triste aventure
Qu'eut la Société
De peinture et de sculpture
De notre cité !

Comme un simple locataire
Qui n'a plus le rond,
On l'envoi' faire lanlaire,
Elle et son Salon.

II

Faudra-t-il, quelle misère !
Exposer dehors ?
Ce serait un' sale affaire
S'il pleuvait très fort.
Les toiles peintes à l'huile
N' souffriraient pas trop ;
Mais, nom d'un chien ! quelle tuile,
Pour celles à l'eau !

III

On pourrait, point je ne raille,
Passer un traité
Nous concédant les murailles
De tout' la cité ;
Mais les chiens sont si crapules,
Tous, petits ou gros
Qu'ils... pleureraient sans scrupule
Sur les beaux tableaux.

IV

Autre moyen plus habile ;
On voiturerait
En roulotte automobile
Sculpture et portraits ;
Mais je ne nous vois pas roses
Si nos toiles sont
Un beau jour en panne à cause
D'une crevaison.

V

J'y songe, je vais vous dire
Un autre moyen ;
C'est le ciel qui me l'inspire,
Et seul il est bien :
Donnez-nous de la galette,
O brave public !
Et nous allons faire emplette
D'un local très chic.

Valse des Couleurs

(Air : *Valse Rose*, de Margis)

(Mme Ernaldy.)

I

Vivent les couleurs !
Enfants enjôleurs
De la divine Lumière !
La gamme des bleus
Se mirant des cieux
Au cristal des rivières ;
Les rouges sanglants
Inondant les champs
De l'orgueil des couchants,
Roses d'aurore
Dont se colore
L'azur brumeux des matins blancs.

Maîtres du Pinceau ! Fils chéris du sort
Pour vous toute la Nature
A pleines mains jette son trésor,
Son ciel, ses ondes, sa verdure.
Elle fait pour vous resplendir ses fleurs
Et jaunir la moisson mûre

Vous prodiguant les tendres pâleurs
Et l'éclat triomphal des folles couleurs !

II

Des rais d'or vermeil
Tombés du soleil
Illuminent la neige
Des pudiques blancs,
Par lui rutilants.
Puis voici le cortège
Des gammes de verts
Aux tons si divers,
Pins sombres des hivers,
Frondaison tendre
Qu'avril engendre,
Chauds coloris des étés clairs.

Maîtres du Pinceau ! fils chéris du sort,
Pour vous toute la Nature
A pleines mains jette son trésor,
Son ciel, ses ondes, sa verdure,
Elle fait pour vous resplendir ses fleurs
Et jaunir la moisson mûre.
Chantons ! chantons les tendres pâleurs
Et l'éclat triomphal des folles couleurs.

Couplet final

(Air : *Viens Poupoule !*)

(M. Miron d'Aussy.)

Le dimanche soir, d'un air malin,
Le bourgeois angevin
Dit à sa femme : Pour êtr'smart
J'pai' les Amis des Arts.

On va partir bras d'ssus, bras d'ssous,
Ça ne coût' que vingt sous,
Mets ton chapeau, faut t'dépêcher
Pour être bien placé;
Car y n'faut
Perdre un mot
De ce spectacle si beau.

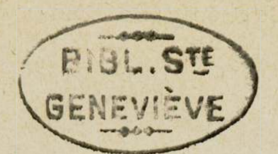
Viens, Poupoule ! Viens, Poupoule !
Viens,
Ru' Cordelle on entend
Des refrains épatants,
Ah !
Viens, Poupoule ! Viens, Poupoule !
Viens,
Et puis, c'est de bon ton
D'êtr' vu aux attractions.

(Mme Ernaldy.)

Merci d'être venu, Public,
Ta conduite est très chic :
Si l'on en croit not' Président,
Y faut beaucoup d'argent;
Regarde un peu notre local,
Les toiles y sont mal,
C'qu'y nous faudrait, c'est un Palais,
Tous les plans en sont prêts,
Y n' manqu' plus
Qu' des écus
Mais nous comptons bien dessus.

Viens en foule ! Viens en foule !
Viens !
Apporte ton argent
Public compatissant !
Ah !

Viens en foule ! Viens en foule !
Viens !
Et nous s'rons grâce à toi
Logés comme des Rois !



Angers, imp. Germain et G. Grassin. — 293-4

